

*L'accompagnement et la francisation*  
*Les municipalités, leaders interculturels des milieux de vie*  
**7<sup>e</sup> référentiel de l'Opération Partage**

**ATELIER : « D'AUTRES ANGLES MORTS DE LA DIVERSITÉ : Ambiguïtés culturelles et linguistiques face à deux modèles d'intégration en concurrence »**

*Rhapsodie québécoise, Itinéraire d'un enfant de la loi 101*

Extrait du récit de Akos Verbozy, Boréal, 2016, p. 116 à 118

*L'extrait porte sur l'arrivée d'un « Québécois » dans sa classe de secondaire 4 dans une école dans d'un quartier multiethnique de Montréal au début des années 90.*

« (...) il (le Québécois) était seul de son clan. Pire, son espèce semblait en voie d'extinction dans cet environnement, du moins menacée dans ce milieu pas très naturel, parfois hostile, souvent méfiant envers la majorité francophone du Québec.

Être un spécimen typique n'était pas pour aider à son acceptation. Avec ses chemises trop larges, qu'il portait à l'extérieur de son jean noir trop délavé, ses cheveux trop longs, sa voix trop forte, son accent trop prononcé, son nom trop composé, il était trop. De trop, pour certains.

On l'appelait le « Québécois ». En anglais, « *the French guy* » ou « *the Quebecker* ». Mais j'ai entendu certains l'appeler -même devant lui- « *le pepsi* », « *Parizeau* » et « *frog* » appellations courantes non contrôlées en cours à l'époque pour décrire les Québécois de souche.

Sa marginalité était suspecte et ridiculisée malgré le prêchi-prêcha sur la beauté des différences et de l'antiracisme qu'on s'échangeait pour passer le temps dans nos cours d'enseignement moral et religieux.

Au milieu de cette mer où on célébrait à toute occasion la diversité, il était le plus différent de nous tous. Dans ce milieu culturellement façonné par le conformisme de la culture populaire américaine, marqué par le matérialisme primaire et les modes qu'elle imposait,

sa présence nous rappelait ostentatoirement l'existence d'un autre modèle culturel qui faisait tout d'un coup obstacle à notre quête du rêve américain.

Le Québécois ne trouvait pas ridicule d'apporter son pain fait maison, de sortir un rouleau de papier hygiénique de son sac à dos en guise de mouchoir, de porter une tuque à moins vingt et de ne pas avoir vu le match du Canadien de la veille. Il disait fièrement qu'il n'avait pas la télé chez lui, qu'il achetait son linge au Village des valeurs, et n'avait pas honte d'être nul en anglais. Pour la majorité d'entre nous, son rejet de ces symboles de richesse était inconcevable. Dans les milieux pauvres et immigrants, les marques, les griffes, les modes, le bling-bling, les vedettes de la culture américaine étaient respectés. Lui, en les rejetant, pire, en affichant les symboles de la pauvreté, transgressait un tabou, une convention qui est le lieu culturel principal dans ces milieux : la société de consommation.

Obsédé par les différences extérieures, on ne réalise pas à quel point un milieu multiethnique peut être homogène. Dans ces écoles « où on parle 150 langues et où on vient d'autant de pays », la diversité est souvent bien moins grande qu'elle peut paraître. Vous nous auriez demandé ce que nous aimions comme films, musique, livres, émissions de télé, bouffe ou passe-temps, et vous auriez *grosso modo* obtenu les mêmes réponses. Idem pour nos opinions politiques. Et c'est là que sa différence dérangeait le plus.

C'était l'époque des très efficaces contestations dans le but de charcuter la loi 101 (...)

Dans les écoles multiethniques où il y avait une minorité substantielle de Québécois de souche, ceux-ci s'organisaient (...) pour faire respecter leur langue - ou se faire respecter tout court. Car on comprenait alors, même chez les jeunes, que la loi 101 ne protège pas tant la langue française que ceux et celles qui la parlent.

Cela ne pouvait avoir meilleure illustration que dans notre école après l'arrivée du Québécois. D'autant plus qu'il refusait de « s'intégrer », d'accepter sa condition de minoritaire. Son refus de se fondre dans la masse, de gommer la partie de son identité la plus visible, son refus de disparaître dérangeait davantage que ses bottes Sorel, mais bizarrement, cette attitude a tempéré les railleries dont il était l'objet. »